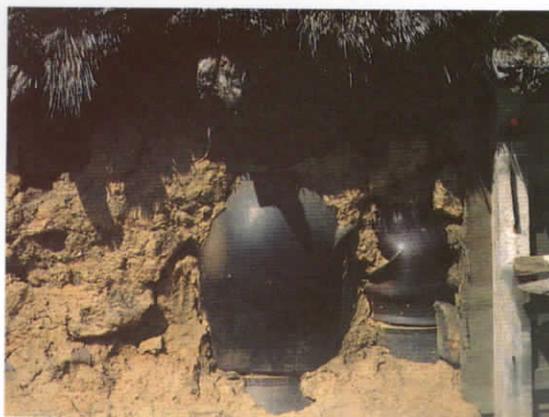


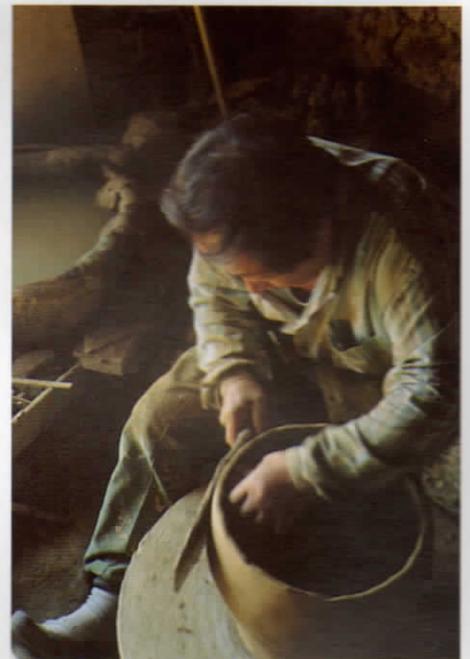
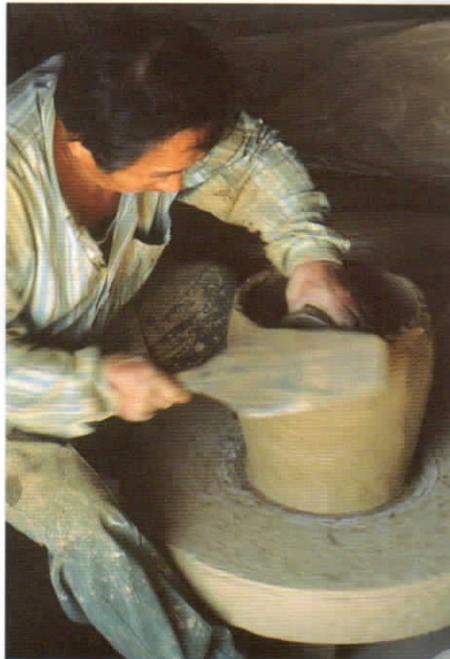
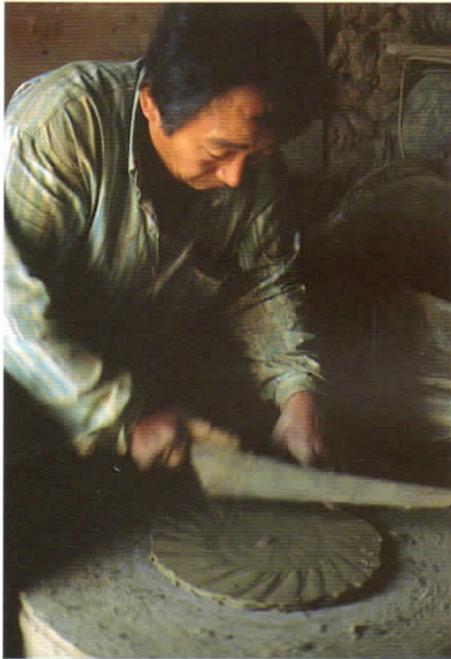


La terrasse des jarres à sauce au temple de Tong-Do près de Pusan. Ci-dessous : rapide décor sur une immense jarre et pots fendus ou déformés devenus éléments de construction.

PAYSAGES CORÉENS

Les abris des fours des potiers ont l'air d'éléments naturels sur les pentes du paysage coréen, entre plaines étroites et montagnes boisées. Cette vision un tant soit peu romantique a perduré pendant des siècles. Sur la péninsule qui relie la Chine et le Japon, sont passés les potiers voyageurs avec leurs techniques, se déplaçant au gré de l'abondance puis de la pénurie d'argile et de bois pour leurs fours ; les commerçants colportaient jarres et bols dans une hotte sur leur dos ; puis les amoureux des pots, comme Yanagi, Hamada, Leach et d'autres, nous ont signalé ce petit pays encore inconnu, pour sa céramique modeste ou courtoise qui appelait la contemplation.





Ki-hae Chang est le dernier tourneur de son village de potiers. Il utilise le *pangmangi* pour former le fond du pot; puis amincit la paroi entre batte et mailloche. Ci-dessous : à l'aide d'une longue bande de cuir épais, il humidifie et forme le rebord du pot. Une souple baguette de bambou soutenue par les deux poignets devient le troisième point de préhension pour soulever cette jarre si molle.

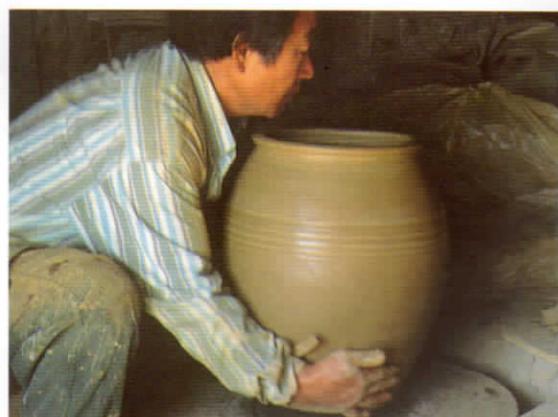
Quand j'étais étudiante à Sukwang-ri, dans le district de Icheon, au début des années 80, je m'arrêtais à Kwang-ju, à mi-chemin sur la route de Séoul. Je descendais de l'omnibus brinquebalant dès que j'apercevais les grands fours sous leurs abris de tôle rouillée, traversais la route et me dirigeais vers les ateliers, entre piles de terre et aires de décantation de l'argile. Là, sur le seuil des immenses ateliers où l'on fabriquait jarres et saloirs, je restais un moment. Il faisait très sombre, les yeux devaient s'habituer à l'obscurité, la fraîcheur de l'argile humide imprégnait l'air. J'aimais ces visites pour le bruit rythmé des outils frappant les parois minces et molles des grands pots, grandes caisses de résonance. Les battes et les mailloches faisaient vibrer et amincissaient les colombins, pendant que les lourds maillets tapaient violemment les masses d'argile à homogénéiser, au prix de la sueur des hommes devenus pauvres diables. Résonnaient le rythme de travail

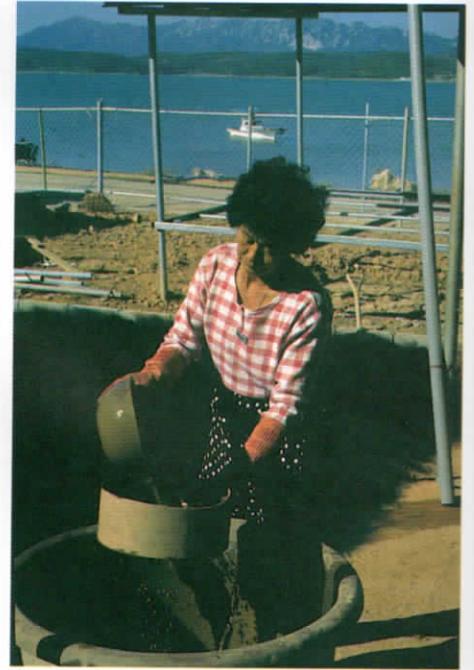
des uns, le rythme des autres. L'odeur de l'argile remplissait l'air, cette musique profonde et étrange remplissait les oreilles et le cœur, mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité. Devant chaque fenêtre basse – les ouvertures sont petites pour éviter que l'air ne sèche trop vite les pots qui alors se fendraient ou se déformeraient – un potier sur son tour à côté de sa planche de pots ; les assistants, accroupis non loin des tours, tapaient aussi, frappaient de gros pains de terre sur le sol battu, les allongeant, les étirant pour en faire d'immenses colombins qu'ils empilaient avec une régularité parfaite près des tourneurs. Ceux-ci plaquaient une galette de terre sur la girelle, l'aplatissaient finement avec leur paume ou leur battoir de bois et, sur ce fond de pot, assujettissaient les colombins tels de tendres couleuvres entre les doigts, les phalanges et les paumes ; puis les battes et mailloches, d'un coup sec et synchronisé ouvraient et affinaient cette paroi qui était ensuite lissée entre deux estèques, sans eau, doucement, et tout cela dans un

ordre rigoureux. L'adresse et la précision des gestes étaient admirables. L'erreur ne pardonnerait pas car l'argile est la grande maîtresse qui dénoncerait après cuisson la moindre faille.

Petites et grandes jarres et immenses vasques étaient emportées vers les vastes aires de séchage ; puis, dans de profonds bacs remplis de couverte de cendre et d'argile, les pots secs mais crus étaient trempés d'un geste si habile qu'ils virevoltaient gracieusement, alors on ne pouvait que s'émerveiller de la dextérité des potiers qui dessinaient sur la surface humide encore après le bain d'émail, une vague, des herbes, une orchidée... avec deux doigts, en un éclair.

Les gigantesques fours, ceux des légendes chinoises, ces fameux dragons, contenaient des milliers de pots petits et grands, les uns dans les autres, les uns sur les autres, alignés, pour de longues journées et nuitées de cuisson tandis que le feu patient grimpa, dompté, dans le four à flanc de coteau.





Ponghang, péninsule de Kangjin ; de nombreux tours ont quitté leur axe cimenté dans le sol pour faire place aux moules et calibreuses ; une fresque dans la rue témoigne encore de l'activité révolue. Tamisage d'une couverture de cendre et argile
Pinceaux des peintres et des calligraphes à Insa-Dong. Ci-dessous : théières et leurs bols, porcelaines et punch'ong ; tasses lovées dans un panier.

Mais ce métier était trop dur, aucun de ces potiers ne le souhaitait pour ses fils que l'âpre destin condamnerait à la pauvreté et au mépris pour une caste rejetée avec celle des tanneurs et bouchers.

Puis les temps changèrent, casseroles et frigidaire remplacèrent les pots de terre. Dix ans après mes années d'études à Icheon, je retournai sur les lieux de ma fascination, mais ne pus les retrouver : les pentes des fours, couvertes d'herbes et de lianes ; les ateliers, démontés ; les aires de séchage, terrains bâtis ; les briques et les tôles, réutilisées ailleurs. Et les grands pots alignés au sortir du four... ? Rares sont devenues les femmes qui les achètent encore pour stocker le *kimchi* d'hiver fait de choux, d'ail et de piment, ou la sauce de soja pour l'année, ou la pâte de soja pour toute la famille quand on trouve ces produits sous plastique dans les supermarchés. Il m'a été difficile au cours de ce dernier voyage de retrouver

les potiers de terre desquels j'avais beaucoup appris.

A Icheon, ville réputée pour sa tradition de céramique artistique, le festival annuel expose des objets maintenant calibrés, aux glaçures « céladon » fabriquées industriellement et sur lesquelles volent des grues aux ailes figées incrustées à l'engobe blanc.

Insa-dong est à Séoul le quartier des artistes, galeries d'art, échoppes de pinceaux et papiers, antiquités et livres d'occasion, céramiques céladon comme lors de la dynastie Koryo et porcelaine blanche plus tardive. Dans les ruelles sont cachés les bons petits restaurants et les maisons de thé de ceux qui recherchent les goûts et les objets d'un âge révolu. Entre le quartier des temples bouddhistes de Séoul avec ses magasins clinquants et odorants et, grattant le ciel, ses édifices toujours en construction, on peut néanmoins trouver des pots alliant à un esprit

novateur, la culture et les techniques propres à la Corée : céladons et porcelaines, équilibre des formes et pureté des couleurs, jeux de matières entre le brut et le soyeux, recherche de la beauté naturelle et de la nature dans la beauté.

Les fils des potiers d'autrefois n'embrassent plus guère le métier de leurs pères. Aujourd'hui la quasi totalité des céramistes a appris la profession à l'université : Université nationale, Hongik, Kookmin, Dankook, Ewha et d'autres sont réputées pour leur cursus, leurs ateliers et leurs professeurs. Il faut maintenant admirer les biennales où les artistes exposent des œuvres très modernes ainsi que les très nombreux musées où la céramique ancienne retrouve sa gloire.

Dauphine Scalbert
Texte et photographies

